

« Philosophie et psychanalyse »
(Conférence à l'U.P. de Narbonne, le 1^{er} mars 2010)

Par Gunter GORHAN

Je vous avoue que j'avais trop vite accepté de faire cette conférence, c'est-à-dire d'être mis dans la position, la posture du S.S.S., du « sujet supposé savoir » selon la terminologie de J. Lacan et qui désigne dans son « jargon » le psychanalyste.

Ca veut dire quoi ?

Le patient, l'analysant (ainsi nommé par Lacan afin d'accentuer la symétrie entre les deux : il n'y pas l'un, l'analyste, qui doit dominer l'autre, l'analysant) est persuadé, en commençant son analyse et tant qu'elle dure, à tort d'ailleurs, que son analyste sait mieux que lui-même ce qu'il en est de son âme, de sa vie » psychique » (Freud parle d' »âme » - « je suis un médecin de l'âme » - tout comme les philosophes de l'antiquité !)

Socrate, le saint patron des philosophes n'aimait pas non plus jouer au S.S.S., il affirmait même qu'il savait qu'il ne savait rien ? Elle veut dire quoi, cette phrase ? Socrate savait évidemment beaucoup de choses, mais la philosophie en acte ou vivante (j'y reviendrai longuement), à distinguer de l'histoire de la philosophie, qui elle, est une affaire de savoir, la philosophie vivante n'est pas une question de savoir, n'est pas une question d' »expertise » d'un sujet non pas supposé savoir, mais effectivement sachant.

C'est ce rôle d' »expert » que j'ai accepté de jouer devant vous, ce soir, mais je le répète : je n'aime pas du tout ce rôle. (je l'ai joué pendant une trentaine d'années à la fac de droit).

J'essaierai, d'ailleurs, de sortir de ce rôle de temps en temps.

Encore un mot au sujet de ce que j'entends par « philosophie en acte » ou » philosophie vivante » :

Je pense surtout aux NPP dont Michel Tozzi, la tête pensante de ces NPP, vous a certainement déjà parlé et certains parmi vous fréquentent peut-être le café philo de Narbonne, un des exemples de N.P.P.

La philosophie vivante n'est pas à mes yeux, une affaire de savoir ou de connaissance mais une question de désir et de courage !

Pourquoi cela ?

Parce que la philosophie vivante, la philosophie en acte, la pratique philosophique est centrée sur la question du Sens et le Sens, justement, n'est pas réductible à un savoir, à une connaissance positive de ce qui est. La philosophie est par définition spéculative et normative.

Le Sens nous permet de nous orienter, c'est une sorte de boussole ou d'étoile polaire qui nous permet à nous, homines viatores, nous, humains voyageurs – la vie comme voyage, comme trajet à accomplir, à ne pas confondre avec une carrière ! – il nous permet de nous orienter.

Le désir, par son étymologie vise justement les étoiles ou l'Etoile (les sidera, signifient en latin »les étoiles ») et les philosophes, de tout temps, ont cherché à nous montrer, voire à nous accoucher nous-mêmes (cf. l'immanentisme de Nietzsche, après la proclamation de la mort de Dieu) de tels étoiles.

Nietzsche-Zarathoustra, s'adressant aux derniers hommes, c'est-à-dire à nous qui avons inventé le bonheur (en clignant des yeux, signifiant par là que nos ancêtres qui cherchaient autre chose que le bonheur, devaient être fous quelque part), lance la fameuse phrase : « Vous avez encore assez de chaos en vous pour accoucher d'une étoile qui danse ! ».

Par « chaos », Nietzsche – d'où d'ailleurs la fascination de Freud pour ce philosophe – entendait la partie sauvage, non encore domestiquée, l'énergie pulsionnelle originelle en termes psychanalytiques.

De même Platon qui nous propose le soleil, une étoile, comme métaphore de l'Idée du Bien (qui est « epikeina tes ousias », au-delà de toute essence connaissable) et qui domine les autres Idées, les étoiles représentant le Vrai, le Beau et le Juste ; je pense également à Heidegger et cette phrase gravée sur sa pierre tombale : « Marcher vers l'étoile et rien d'autre ».

La quête du philosophe de l'étoile rencontre celle du psychanalyste ; un exemple : Voilà ce que E. Roudinesco écrit dans son livre sur « Lacan » : « Lacan emprunta à Heidegger sa notion de « quête de vérité » qui lui semblait compatible avec celle, freudienne, de dévoilement du désir ». (p.298).

Mais Lacan ne s'est pas arrêté là, il a ajouté cette phrase, apparemment inadmissible, voire scandaleuse : « Il ne faut pas céder sur son désir ». (Je ne comprenais pas cette phrase avant de préparer cette conférence). Car de quel désir s'agit-il ? De celui de tuer, de violer, d'humilier, etc. ?

Non, certainement pas, il ne peut s'agir que du vrai désir, qui ne peut être que celui du désir de vérité (celui du philosophe) ; « vérité » plutôt en tant qu'adjectif, donc désir d'une vraie liberté, d'une vraie démocratie, d'une vraie amitié, d'un vrai amour, etc. La psychanalyse, en son fond, et la philosophie (vivante) ont donc la même ambition, la même finalité, ou plutôt le même « moteur » : élucider, s'approprier un vrai désir (la psychanalyse n'a été inventé qu'à cause des faux désirs, j'y reviendrai), un vrai désir de vraie vérité. Je m'explique : A mes yeux les philosophies non-vraies et les psychothérapies également non-vraies abondent aujourd'hui. Lesquelles ? Celles qui proposent des recettes de bonheur, car les analystes et les philosophes le savent : le bonheur (ou la « guérison » en psychanalyse) vient toujours de surcroît ; le viser en tant que tel ne peut mener qu'à son contraire, au malheur. Ce que philosophie et analyse visent c'est la vérité (en tant qu'adjectif).

J'ajoute que la philosophie et la psychanalyse sont aussi, et à cause du désir de vérité – sur lequel il ne faut pas céder – qui les fondent toutes les deux, une affaire de courage. Je ne parlerai pas de l'analyse, il est évident qu'il faut du courage pour affronter ses « démons intérieurs » et nombreuses cures sont abandonnées par manque de courage.

Socrate et Kant, par delà plus de deux millénaires de distance, sont d'accord sur ce point : Vous connaissez tous la fameuse injonction de Kant qui résume l'esprit des Lumières : Aude sapere ! Ose savoir ! Il ne dit pas : Apprenez, accumulez des savoirs, mais osez savoir, soyez courageux !

Et on comprend pourquoi il faut être courageux lorsqu'on est déterminé à ne pas céder sur son désir (de vérité). Voici la phrase de Socrate qui l'explique le mieux : « Je préfère, dit-il, être en désaccord avec le monde entier plutôt qu'avec moi-même (avec ce que je considère être la vérité) ». Ne faut-il pas être courageux pour résister, lorsque ce qu' A. Badiou appelle le « matérialisme démocratique » impose comme vérité ce que disent l'audimat et les sondages ? Toute résistance implique du courage. Cf. Milgram : « Soumission à l'autorité », le film Eichmann, le livre de Ch. Desjours « Souffrance en France », beaucoup d'autres films, etc. Psychanalyse et philosophie ont la même éthique : penser, sentir, désirer par soi-même, le refus de toute autorité non examinée, hétéronome, imposée.

Tout ceci pour justifier ma gêne, ma difficulté de vous parler ici ex cathedra, du haut de la chair, comme si j'étais expert, comme si je savais...

J'ai prévenu, je sortirai parfois de ce rôle pour enraciner, pour référer mon « savoir d'expert » à mon expérience, personnelle, subjective.

Je vais commencer tout de suite par un premier lien vécu par moi-même, concrètement entre philosophie et psychanalyse :

Mai 68 était pour moi un événement qui m'a révélé ce que pourrait le politique ; en Autriche, d'où j'étais arrivé quelques années avant mai 68, le champ politique n'était qu'affaire de tromperie, de bureaucratie, d'idées abstraites déconnectées de la vie et auquel moi et mes amis nous ne comprenions rien. C'est ce qui arrive maintenant en France, j'en suis le témoin inquiet lors de mes animations avec les jeunes (foyers et lycées) : le politique est devenu sans intérêt et (ou parce que) incompréhensible. Il s'agit de s'adapter à tout prix, donc d'obéir aux injonctions d'une réalité devenue incompréhensible et donc incriticquable.

Mai 68 avait promu le « tout est politique », la déception d'après mai avait viré au « tout est psychologique » (cf. J.A. Miller dans Philosophie Magazine, n° 36, février 2010)

Depuis les années 90, c'est la philosophie qui a le vent en poupe : création du premier café philo par Marc Sautet, d'une première N.P.P, et en même temps vogue générale de la philosophie : « Le monde de Sophie », la vulgarisation philosophique dans les médias, dans l'édition etc. prospère.

Pourquoi ?

Parce qu'elle a pour ambition de faire le lien entre toutes choses, entre autre entre le politique, le commun, le collectif d'une part, et l'individuel, le singulier, le subjectif, d'autre part – c'est ce qui manquait justement aux orphelins de mai 68. C'est mon trajet : du tout politique de mai 68 vécu dans la rue et les amphes, au tout psychologique abordé sur le divan de l'analyste pour finir par se réconcilier dans une pratique philosophique (j'y reviendrai).

Comme beaucoup de déçus par mai 68, moi aussi je suis passé sur le divan (pour les non-initiés : j'ai fait une analyse) et ce passage m'était nécessaire, voire vitale. Il devrait l'être pour d'autres, pour tous ceux qui usent, voire abusent de la philosophie comme défense au sens psychanalytique du terme ; comme défense nommée « rationalisation ».

Voici la définition qu'en donne le « Vocabulaire de la psychanalyse » de Laplanche et Pontalis :

« La rationalisation est un procédé par lequel le sujet cherche à donner une explication cohérente du point de vue logique, ou acceptable du point de vue moral, à une attitude, une action, un sentiment, etc. dont les motifs véritables ne sont pas aperçus, car refoulés et donc inconscients ».

André Green, un autre psychanalyste, distingue entre la parole pleine (reliée aux émotions, affects, expériences, à l'inconscient) et la parole vide, désincarnée (cf. la chanson « Paroles, paroles » de Dalida). La psychanalyse doit justement aider à passer de l'une à l'autre et donc soutenir un « vrai » philosophe (je rappelle : la vérité sous forme adjective).

Il ne faut pas se leurrer, tout le monde connaît des moments où il se laisse aller à un parler vide, conventionnel, stéréotypé y compris en philosophie (« small talk »).

Pour illustrer ce rapport entre une philosophie désincarnée, abstraite, ratiocinante, et la vie, une anecdote : J'animais, il y a quelques années, un café philo et j'ai prononcé pour la énième fois l'une des ritournelles philosophiques (attribuée à Socrate) : « Une vie qui n'est pas examinée (sous-entendu par la philosophie) ne vaut pas la peine d'être vécue ».

Une participante, concierge à St. Denis, légèrement alcoolisée, me regarde surprise et dit : « Mais, Gunter, une vie qui n'est pas vécue, vaut-elle la peine d'être examinée ? », autrement dit, elle faisait allusion au motif pour lequel la philosophie est parfois moquée et mal aimée : elle peut en effet servir de prétexte pour ne pas vraiment vivre, de conceptualiser pour se protéger en quelque sorte de la Vie. D'ailleurs, je prétends qu'il n'y a pas de concept en philosophie, il n'y a que le travail du concept (id. Hegel).

La « vraie » philosophie doit articuler la Vie avec le Concept, sans éliminer ni l'une ni l'autre. En pastichant Kant, on peut dire qu'un concept sans vie est vide (la parole vide) et une vie sans concept serait aveugle (sorte d'autisme, dont souffre assez souvent les artistes, ce qui ne les empêche pas d'être créateurs, tout au contraire, cf. les dialogues extraordinaires entre Bram van Velde et Charles Juillet rapportés par ce dernier dans « Rencontres avec Bram van

Velde »).

La philosophie ou plutôt le philosophe peut donc être une défense, une protection contre la « vraie » vie, celle qui implique expériences, actions, affects et émotions vécus avant d'être comprises.

A ce sujet j'ai été surpris, voire consterné, de lire dans le dernier numéro du Philosophie-Magazine (cité ci-dessus), les paroles de J.A Miller après s'être mis en colère contre Michel Onfray qui avait osé citer « Le livre noir de la psychanalyse » : « Excusez-moi, ma psychanalyse n'a pas été complètement réussie, j'ai encore des accès de colère. »

Comme quoi, une certaine psychanalyse peut, peut-être, également servir – tout comme une certaine philosophie – en tant que défense de rationalisation, de maîtrise mortifère de la vie affective, émotionnelle. J.A. Miller, comme d'autres psychanalystes, j'en connais, sont analystes 24h sur 24 au grand dam de leurs amis et familles et surtout d'eux-mêmes.

J'arrête là, mon introduction consacrée en grande partie à mon propre lien vécu, existentiel – que je crois universalisable, d'autres peuvent s'y reconnaître - entre philosophie et psychanalyse.

Pour le temps qui me reste je vais aborder deux thèmes :

- I) Freud étant lui-même aussi philosophe, il s'agit d'élucider un rapport intra-philosophique, le rapport de la philosophie freudienne aux autres philosophies.
- II) Il y a une asymétrie de fond entre une approche théorique (la philosophie, disons classique, j'excepte les NPP) et une pratique, une praxis (la psychanalyse) ; Comment comparer deux approches aussi différentes l'une de l'autre ?

I) Freud, philosophe malgré lui :

Freud, je pense, aurait été très mécontent si on l'avait qualifié de philosophe. Certains l'ont essayé et il a toujours repoussé avec la plus grande vigueur cette qualification.

Et pourtant, il a été au programme de l'agrégation de philosophie il y a quelques années et il est l'un des trois philosophes (ou maîtres) du soupçon d'après Paul Ricœur, les deux autres étant Marx et Nietzsche.

Brièvement : Derrière la façade, derrière l'apparence, affirment tous les trois, se cachent les véritables motifs de nos actes et de nos pensées :

1) Karl Marx : Derrière les idéaux aristocratiques et bourgeois, derrière les valeurs humaines les plus élevées (fidélité, vérité, justice, égalité, fraternité, etc.) se cachent en réalité la convoitise produisant l'exploitation impitoyable de l'homme par l'homme.

2) Friedrich Nietzsche : Derrière la morale sacrificielle judéo-chrétienne se cache le désir des faibles, de ceux qui sont saturés de ressentiments. Nietzsche cite, par exemple, l'anarchiste russe et d'origine noble, à savoir Kropotkine : celui-ci aimerait les pauvres, les exploités, les humiliés, uniquement, prétend Nietzsche, par haine des riches et non pas pour eux-mêmes ; un autre exemple : la religieuse frigide et donc frustrée qui prônerait la chasteté par ressentiment, c.à.d. par haine des non-frustrés, des « épanouis érotiquement »...

3) Sigmund Freud : Derrière les idéaux esthétiques et moraux, voire de connaissance, se cachent les désirs les plus régressifs, les plus barbares. Je simplifie beaucoup : Le peintre, inconsciemment, continue en réalité à jouer avec ses excréments, le pompier n'est qu'un incendiaire refoulé, le gendarme un brigand qui s'ignore, le chirurgien un sadique en cachette, etc.

(On peut être choqué, et ses contemporains l'étaient, par un tel réductionnisme du supérieur à l'inférieur, par un tel pansexualisme.)

Freud était en réalité très ambivalent envers la philosophie. Lycéen, il avait l'intention de se consacrer à la philosophie et toute sa vie il se référait à elle tantôt comme appui à sa propre théorie de l'inconscient – on peut citer Empédocle (son dualisme amour-haine préfigure pour Freud les pulsions de vie et pulsions de mort), Platon (son pan-érotisme), Kant (son noumène annonce l'inconscient), puis Nietzsche et surtout Schopenhauer, ses prédécesseurs d'une proximité inquiétante pour Freud lui-même.

En même temps, il se méfait des systèmes philosophiques comme de la peste ; ses repoussoirs principaux étaient Spinoza et surtout Hegel. Ce dernier complètement à tort : Freud s'est fabriqué son propre Hegel – ce qui arrive souvent, pour démolir quelqu'un on le fabrique à sa propre convenance – car contrairement à une opinion largement répandue, même parmi des philosophes aguerris, Hegel n'a jamais prétendu clore pour toujours la pensée philosophique avec son propre « savoir absolu ».

Parfois, Freud assimile même la philosophie à un système paranoïaque, tout comme il diagnostiquait d'ailleurs dans la religion une névrose obsessionnelle collective.

La philosophie, en général, sauf les deux francs-tireurs et marginaux, à savoir Schopenhauer et Nietzsche (Freud n'aimait pas du tout ce qui était universitaire, académique) avait aux yeux de Freud deux défauts principaux :

- la centralité de la conscience qui se croit en plus transparente à elle-même et dont le modèle exemplaire est le cogito cartésien
- l'abstraction de toute vision du monde (Weltanschauung) qui prétend tout expliquer de façon a priori, sans recours à l'expérience, qui méconnaît la Vie concrète échappant à toute maîtrise totale et définitive (Freud imputait cette ambition folle à l'essence même de la philosophie – avec quelques rares exceptions).

Au fond, seule la science, parce qu'utile à l'homme concrètement et dans des domaines bien délimités (toute science a un objet, contrairement à la philosophie), et l'art, parce qu'agréable, trouvent grâce aux yeux de Freud. Ni la religion, ni la philosophie ne peuvent rendre de tels services, elles ne sont que des illusions ni utiles ni agréables, parfois même nocives : elles empêchent le seul progrès valable, celui des sciences.

En même temps, au niveau collectif, philosophie et religion ont une certaine valeur en tant que civilisatrices, en tant qu'éléments de la « Kulturarbeit », du travail de la culture, travail nécessaire pour sortir l'humanité de la barbarie, pour la sortir de l'état de nature (plutôt hobbesien que rousseauiste).

II) L'asymétrie fondamentale entre une théorie (la philosophie) et une pratique (la psychanalyse) :

Comment comparer, mettre en rapport une approche globalement théorique, conceptuelle, la philosophie, avec une autre pratique, la psychanalyse ? Ne s'agit-il pas, dans le jargon philo, de deux régions ontologiques incomparables ?

On pourrait m'objecter que la psychanalyse, sa pratique se fonde sur une théorie, une théorie même très élaborée et spéculative, sur ce que Freud appelle « sa sorcière », la fameuse « métapsychologie », avec au centre l'ICS, le complexe

d'Œdipe, les pulsions, l'appareil psychique, les principes du plaisir et du déplaisir, etc.

Seulement, Freud ne cessait d'insister sur le fait que la pratique analytique, la cure n'est aucunement l'application de cette théorie au cas concret d'une cure.

Le «vrai» psychanalyste n'applique ni une théorie ni une technique (ou méthode) qui en découle - par définition déterminées a priori. - à un matériel empirique fourni par le patient/analysant (selon la terminologie lacanienne).

Freud avait coutume de répéter qu'il suffirait d'un seul patient, d'une seule cure rebelle à sa théorie pour mettre bas tout son édifice ; même s'il n'a peut-être, sûrement, pas agi en conséquence, en philosophie - je le répète - c'est l'intention, le désir qui comptent, autrement dit : l'expression, la manifestation du désir de vérité.

Si on jugeait les philosophes - ou les créateurs en général - d'après leur cohérence existentielle, il n'y en a pas beaucoup qui s'en sortiraient indemnes...

La cure ne consiste donc pas dans l'application d'une théorie/technique/méthode par un sujet, l'analyste-expert à un ignorant de la théorie, à un patient, mais dans une relation d'égalité entre deux sujets engagés dans une aventure commune où chacun prend le risque - qui est en même temps une chance - d'en sortir transformé.

Ce n'est pas le cas du technicien expert (par ex. du médecin) qui traite une pathologie extérieure, étrangère à lui-même. Contrairement aux médecins et aux psychiatres, les psychanalystes répugnent ainsi de diagnostiquer, d'étiqueter leurs analysants.

J.B Pontalis, au cours d'une émission sur France Culture, a fait part d'une conversation entre Freud et Ferenczi, au sujet de C.G. Jung. Ferenczi aurait alors expliqué sa différence avec Jung par ces mots : « Jung ne sera jamais un vrai analyste, il ne se laisse pas démolir par ses patients. »

Autrement dit, une cure, la pratique psychanalytique concrète est une aventure à deux dont l'issue n'est prédéterminée ni pour l'un ni pour l'autre. Toute technique, toute méthode, par définition préétablies, ne seraient qu'une défense de l'analyste qui l'empêcherait d'être « vraiment » à l'écoute et en résonance avec l'ICS de l'analysant/patient.

Autrement dit, un « vrai » analyste doit « oublier », doit faire abstraction de tout son savoir théorique lorsqu'il entre en séance.

Lacan, afin de pousser jusqu'au bout cette intuition freudienne que toute technique ou méthode sont des défenses de l'analyste n'utilise plus les termes techniques de transfert et contretransfert, mais parle d'amour (certes particulier) partagé.

Jean Laplanche quant à lui a libéré la psychanalyse des fourches caudines, du passage obligatoire par le fantasme œdipien. Une psychanalyse peut, à ses yeux, très bien se passer de la référence à ce fantasme tenu jusqu'ici comme incontournable en psychanalyse.

Les critiques par Deleuze et Guattari (« L'Antioedipe », Capitalisme et schizophrénie) de la psychanalyse tombent ainsi en partie à l'eau. Un de leurs reproches principaux est en effet : Freud et sa suite ont abusivement oedipianisé notre ICS et notre conscience (« Où c'était je dois advenir ») en nous enfermant dans un schéma familiale, familialiste, disent-ils, dans le cercle étroit de papa-maman et de tout ce qui s'en suit libidinalement...

Deleuze et Guattari ont raison de s'estimer quelque peu à l'étroit dans un tel schéma imposé en plus universellement par Freud et certains de ses successeurs. En réalité, la psychanalyse, une partie du moins, la vraie, l'a abandonné...

L'autre reproche concernant le désir est davantage justifié ; le « désir » est plus lacanien que freudien, car l'allemand ne connaît pas ce mot et je crois savoir que pour Georges-Arthur Goldschmidt ce manque serait même en partie responsable de la pathologie nazie ! Il n'a peut-être pas tout à fait tort...

Le désir selon Lacan serait en effet dû à un manque, à un « manque à être » (rien que cela) propre à l'humain. C'est parce que l'objet, ou plutôt la Chose, manque, que le désir ne peut poursuivre que son ombre, l'objet (a), c'est-à-dire tous les fantasmes d'être comblé sans reste. Or, Lacan, me semble-t-il, rabat le désir sur le besoin, car c'est le besoin qui cherche la satisfaction la plus complète possible.

Le désir, par contre, dont nous avons vu le lien étymologique avec les étoiles, ne vise pas la satisfaction (contrairement à la faim et à la soif, etc.), il vise sa propre intensification. On ne demande pas à la bien-aimée ou au bien-aimé de nous satisfaire (métaphore du nourrisson tétant le sein) mais de nous rendre encore plus aimant, fervent, ardent (métaphore de la poursuite de l'étoile).

Le fait même du désir témoigne – Nietzsche et Bataille l'ont bien vu, Sartre pas du tout – de l'excès inhérent à la Vie même ; pour Sartre, la vie est intrinsèquement manque et non pas excès !

Exprimé d'une façon un peu plus mystique : le désir exprime, manifeste l'infini inhérent à l'être humain auquel correspond l'infini extérieur, extrinsèque. Pour W. Blake : « Celui qui voit l'infini en toutes choses celui voit Dieu, celui qui ne voit que leur rationalité, ne voit que lui-même » (phrase sous sa gravure représentant Newton, nu, traçant des lignes géométriques sur une feuille blanche, aveugle à un rocher couvert de couleurs au pied duquel il est assis). On pourrait citer aussi Bernard Stiegler et la différence qu'il établit entre existence et consistance.

Il faut préciser que c'est surtout Lacan qui a accentué à l'extrême le lien entre désir et manque...

Conclusion :

Pour finir, je vais me contenter de lister dans le désordre les convergences, les complémentarités, voire les complicités entre la « vraie » philosophie et la « vraie » psychologie des profondeurs » (terme plus large que « psychanalyse »).

La vérité ici en jeu ne peut être, bien sûr, que ma vérité, ma vérité subjective – mais nous savons depuis Hegel que la vérité est devenu aussi sujet (non seulement substance, c'est-à-dire universalisable). »Subjectif« ne veut pas dire « arbitraire », comme le pensent ceux qui ont été déformés par le scientisme ambiant en ne distinguant pas entre vérité et exactitude. Ainsi, $2 + 2 = 4$ n'est pas vrai (wahr, true) mais exact (richtig, right).

1) A l'origine, philosophie et psychologie (connaissance de soi-même qui donne la connaissance des autres et du monde) étaient confondues ; je ne reviens pas sur Socrate et l'oracle de Delphe (gnothi seauton...)

2) Je vois une analogie forte entre deux couples de termes :

Ce qu'est la théorie analytique (enseignée à l'université) est à la cure, à la pratique analytique, n'est-elle pas ce que l'histoire de la philosophie (ou la théorie philosophique, également enseignée à l'université) est à la pratique philosophique (les NPP) ?

On devient analyste non pas par l'étude théorique de la psychanalyse à la fac, mais par une analyse personnelle suivie d'une analyse didactique, accompagnée, certes d'un enseignement théorique, mais qui est secondaire.

Nous, les nouveaux praticiens philosophiques, cherchons à élaborer une formation adaptée à ce nouveau personnage qu'est justement le praticien philosophique. Celle dispensée actuellement à l'université aux futurs profs de philo ne suffira certainement pas.

- 3) Le principe de la transformation (possible) de l'analyste par sa pratique devrait, je crois, s'appliquer également au praticien philosophe. En philosophant avec les autres, il devrait impliquer sa propre posture existentielle, sa propre façon d'être : avec autrui, et au monde.

Marc Sautet répétait que l'animation du café philo correspondait à un besoin personnel, existentiel et qu'il y apprenait beaucoup.

- 4) La philosophie en tant que continuation d'une psychanalyse :

a) Un certain nombre de participants aux cafés philo sont d'anciens analysants

b) Lacan avait coutume de dire qu'une psychanalyse devrait se terminer par un dialogue socratique sur le juste, le beau, le vrai et le bien.

c) Si une psychanalyse réussie permet de se situer, de se repérer par rapport à l'entourage proche, la philosophie vise à nous insérer dans le tout de l'aventure humaine : Nous sommes, en effet non seulement les enfants de nos parents, mais aussi ceux d'Athènes et de Jérusalem, de la scolastique, de la Renaissance, des Lumières, etc.

J'ai même entendu dire Boris Cyrulnik : Quand j'étais poisson, quand j'étais papillon... (cf. « le devenir animal » de Deleuze)

- 5) La psychanalyse (en partie grâce à la règle fondamentale de l'association libre), favorise notre capacité imaginaire qui nous libère des contraintes de l'esprit du temps, des conformismes sociaux et nous ouvre des champs du possible.

La « vraie » philosophie ou philosophie vivante selon Marianne Massin *La pensée vive* Essai sur l'inspiration philosophique, vise également à ouvrir des champs du possible, à élargir nos capacités imaginaires.

Au lieu de la chouette de Minerve de Hegel qui ne prend son envol qu'au crépuscule (sa philosophie ne prescrit pas, elle décrit, elle n'est pas prophétique), la « vraie » philosophie, la philosophie vivante ressemble plutôt à la biche du matin de la Bible qui est inquiète et aux aguets de ce qui va arriver, de ce qui pourra la menacer ou sauver (Levinas : « la philosophie rend insomniaque »).

Un philosophe voisin d'ici, Jean-Marie Brohm de l'université d'Aix l'a exprimé d'une façon plus ramassé :

« C'est le possible et le souhaitable, le non-encore advenu, mais à faire advenir qui rend intelligible l'être-là ».

Autrement dit, c'est la catégorie du possible désirable ou plutôt du désirable possible qui fonde ce qui est. Ou encore dit autrement, la vraie parole philosophique est prophétique, car sera, se réalisera ce que nous désirons vraiment (individuellement et collectivement).

Le désir n'est pas la volonté ; la volonté de changer le monde a causé beaucoup de dégâts du fait qu'elle n'a pas besoin, contrairement au désir, d'inspiration, elle a tendance à foncer tête baissée ; « ça passe ou ça casse » est sa devise.

Un dicton chinois pour me faire comprendre à propos du désir (et non pas de la volonté) du peintre : « Avant de peindre le bambou deviens le bambou ! », c'est le bambou qui t'inspirera – bel exemple d'une transcendance immanente, ou d'un plan d'immanence en langage deleuzien...

- 6) La lutte que philosophie et psychanalyse mènent en commun pour sauvegarder la question centrale du Sens face aux pressions diverses de nous réduire à des machines qui se contentent de fonctionner ; je pense à l'explosion de la consommation de psychotropes, les thérapies cognitivistes, les divers comportementalismes et à la philosophie analytique ; pour cette dernière, la question du Sens est forcément métaphysique et donc un leurre induit par le langage naturel, non-logique.
- 7) Paul Diel (1893-1972), Autrichien d'origine et philosophe de formation, émigré en France où il a travaillé comme chercheur au CNRS dans le domaine de la psychologie des profondeurs (Freud et Adler).
Sa définition du but de la psychanalyse coïncide avec celle que Kant a donné de celui de la philosophie : les deux insistent sur l'élargissement de l' «âme» ou de l'esprit, en tout cas des capacités intellectuelles, émotionnelles, affectives, etc. De même, la définition de la philosophie de Merleau-Ponty va bien au-delà de la seule conceptualisation traditionnelle ; philosopher, pour Merleau-Ponty, a pour finalité de (re) apprendre à voir – au sens très large qui inclut tous les sens et capacités de compréhension qui permettent d'habiter les choses, au lieu simplement de les manipuler.
- 8) Chacun étant un monde à lui tout seul et parlant sa propre langue, l'échange philosophique consiste aussi à apprendre à s'écouter soi-même, à **traduire** autrui et soi-même selon le psychanalyste Jean Laplanche ; la réduction du débat philosophique à l'argumentation présuppose un monolinguisme, heureusement impossible à obtenir...
- 9) Socrate : accoucher l'autre non seulement de ses idées mais surtout de lui-même, cf. l'agenos de Yannis (*La poésophie*) et ces lignes de Marc Sautet : «C'est sans doute pour cette raison que [ma manière de pratiquer la philosophie] s'accompagne d'une visible jubilation. Oui, de jubilation ! Du moins est-ce ce que je peux observer depuis que j'exerce mon activité. Même lorsque la frustration règne à l'issue d'un débat au café, même lorsqu'un labeur ingrat est requis en consultation, même lorsque la tension s'exacerbe entre les participants des séminaires ou lorsque, en voyage, les uns veulent continuer alors que les autres en ont assez, le plaisir est là. C'est un plaisir très particulier, mais à l'évidence, intense, qui les fait ressembler à des rescapés ; ils semblent sortir d'un coma. La source de leur plaisir doit s'approcher du sentiment qu'éprouve celui qui se rend compte qu'il est encore en vie, qu'il a échappé à la mort. Il y a là un bonheur simple : celui d'exister après avoir frôlé le pire, et de le savoir. D'où, je le soupçonne, la gratitude qu'on manifeste envers ma manière de pratiquer la philosophie. » (*Un café pour Socrate*, page 121).

N'est-ce pas aussi le but de la psychanalyse ? Rendre vivant ceux qui ont renoncé, qui n'y croient plus ?

- 10) Je me demande si le déconstructivisme postmoderne n'est pas dû à une forte influence psychanalytique. La déconstruction ne consiste-elle pas, en simplifiant beaucoup, à mettre sur le divan la Raison occidentale ? Derrida, certes séduit intellectuellement par la psychanalyse, a préféré à une analyse personnelle (« subie ») celle effectuée par lui-même de la Raison. Défense, résistance astucieuses (rationalisation), ou élucidation philosophique précieuse ? Philosophie et psychanalyse se renvoient la balle...